63e ANNÉE FÉVRIER 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef : KERMARIO

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Germes d'avenir

Il ne manque au spiritisme, pour conquérir les âmes, que d'être mieux connu. Vous rencontrez, çà et là, des malheureux qui, naguère, avant d'être secoués par l'épreuve, se complaisaient dans l'incrédulité, et qui maintenant, leurs yeux étant dessillés, adhèrent avec joie à une conception plus rassurante de la destinée. Est-il un phénomène plus intéressant que ce revirement d'une âme? On se croyait fixé pour toujours dans la négation de l'au-delà ; on se moquait même des spirites considérés comme de pauvres illuminés, et il a suffi d'un grand ébranlement pour lézarder l'épaisse muraille du préjugé et vous permettre de voir à travers la fissure un monde nouveau. C'est une véritable révélation. On n'a plus qu'un désir, celui d'assister à des séances de médiumnité, de lire des ouvrages sur la question passionnante,

d'avancer dans cette région mystérieuse où nous savons désormais que les disparus continuent de vivre, et, s'il nous reste un fond de tristesse, nous ne sommes pas du moins désespérés.

Les adeptes fervents de l'Église vous diront, avec une sorte de dédain, que l'enseignement du catéchisme leur suffit. On n'en doute pas, puisque vous l'affirmez, et il y aurait de l'inconvenance à essayer de troubler une foi qui vous procure la sécurité. Mais pensons à la multitude croissante des gens de bonne volonté qui, nourris de votre dogme, ne sont pas satisfaits. Ils vous inspirent de la pitié et, certes, ils sont à plaindre, comme tous les désenchantés. Cependant, s'ils parvenaient à se reposer dans une doctrine différente, vous devriez, au lieu de les accabler de votre commisération, avoir la curiosité de vous enquérir de leurs motifs, ne serait-ce que pour leur rendre, en bon chrétien, la justice à laquelle ils ont droit. La tentative, il faut en convenir, ne serait pas sans danger ; vous risqueriez de perdre votre assurance, à moins que vous ne fussiez garanti par la certitude de votre infaillibilité. Dans ce cas, un spirite convaincu vous plaindra à son tour, en faisant des vœux pour que, moins intransigeant, vous daigniez un jour prendre la résolution de vous informer. En attendant, il est persuadé que sa croyance, basée sur des faits, dispose dès maintenant de l'avenir.

Comment en douterait-il? Ces phénomènes supranormaux, désormais constatés par tant de savants, peuvent-ils se multiplier sans que la mentalité de la prochaine génération soit révolutionnée? Il en est d'eux comme de la science de la vapeur et de l'électricité, dont les premiers inventeurs furent voués au ridicule, parce que personne n'avait le moindre soupçon des avantages qu'on en retirerait. Dans le domaine du psychisme, l'âme des novateurs s'ouvre aux plus belles espérances. Une science qui fait briller aux yeux des infortunés la perspective de la survie, exercera une puissante influence sur les esprits, quand elle aura fini par secouer le joug de la routine. Elle a, pour devenir populaire, tout en intéressant les intellectuels épris de vérité, l'attrait du merveilleux si cher à l'imagination, aujourd'hui comme dans tous les temps. Ce monde invisible, d'où il nous arrive des échos très affaiblis, a quelque chose de fascinant, et, plus le mystère est troublant, plus on éprouve le besoin de le sonder. L'élan est donné ; quoi qu'on fasse, on n'arrêtera pas l'humanité dans une voie menant à une région magnifiquement fertile en surprises.

C'est un grand avantage pour le spiritisme, à notre époque de libre discussion, de s'abriter derrière l'autorité du savant. Celui-ci, on peut le dire sans se rendre coupable d'impiété, tend à supplanter le prêtre dans la confiance, non seulement des personnes cultivées, mais d'une

foule d'ignorants que le prestige des Églises officielles n'éblouit plus, quoiqu'ils ne songent pas à en sortir. Jadis, quand le dogme n'était pas discuté, si ce n'est en cachette, par crainte de graves inconvénients, le curé parlait comme un oracle, portant à son front l'auréole du surnaturel. De nos jours, dans les villes et même à la campagne, ce personnage est amoindri ; on l'accuse de professer des doctrines qui ne cadrent pas avec les principes de la civilisation moderne, en sorte que, tout en représentant la cause infiniment respectable du spiritualisme, il paraît la défendre par des arguments démodés. Parmi ses adeptes, beaucoup ne tiennent à lui que par un fil ténu, parlant et votant contre certaines de ses idées, comme s'ils appartenaient au camp des libres-penseurs, tant l'homme est pétri de contradictions. Des personnes, que les affirmations du catéchisme laissent indifférentes, sont impressionnées par le témoignage des savants. Dites-leur que des esprits éminents, chimistes, physiciens, astronomes, mathématiciens ou philosophes, affirment, après les avoir soigneusement contrôlés, l'authenticité des phénomènes psychiques, et que bon nombre d'entre eux ont fini par se rallier à l'explication spirite, vous ne les gagnerez peut-être pas aisément à votre opinion, mais vous aurez des chances de les amener à suspendre leur jugement, à moins qu'ils ne soient esclaves d'un parti-pris. Le spiritisme trouve ainsi, dans son caractère scientifique et positif, une force d'expansion qui est la promesse d'un bel avenir.

Le supranormal qui lui sert de fondement ne doit pas être confondu avec le miracle des Églises. Celui-ci, selon les croyants, a sa cause dans une intervention spéciale de la Providence, tandis que celui-là émane de lois naturelles, dont on constate les effets sans les avoir encore approfondies ; mais ces lois pouvant être considérées comme l'œuvre de la Providence, le supranormal mène à elle aussi directement que le miracle. Il a même, si l'on y réfléchit, cette supériorité de n'être pas confiné dans un parti religieux ; on le retrouve partout et toujours, comme la vapeur et l'électricité. Il n'est pas l'apanage d'un peuple privilégié, comme le surnaturel dont on se targue dans certains milieux. Prenez un musulman, un boudhiste ou un chrétien réputé très orthodoxe. Cet homme a la prétention d'appartenir à une secte que Dieu honore tout particulièrement de ses faveurs. Il puise sa foi dans l'enseignement d'un prophète qui reçut directement du ciel ses inspirations. Pénétré de ces idées, il ne voit dans le monde qu'une religion digne d'être professée, la sienne, parce qu'elle est seule parfaite, tandis que toutes les autres, infectées d'erreurs, mènent à la perdition. Il considère donc comme un devoir, non seulement de propager sa croyance par l'activité missionnaire, ce qui est très légitime, mais de l'imposer par la contrainte,

quand il en a les moyens, ce qui est immoral. S'il a l'âme naturellement bonne, il emploie autant que possible le procédé de la persuasion ; s'il a l'humeur altière, il s'autorise de ses accointances avec le siège de l'infaillibilité pour lâcher la bride à ses instincts de domination ; quoi qu'il en soit, il a de la peine à pratiquer la véritable fraternité, celle qui, ennemie du fanatisme, repose essentiellement sur le respect de la personne humaine, sans être troublée par des préjugés de chapelle. Le spirite n'a qu'à se laisser aller sur la pente de ses principes pour être large d'esprit, à moins qu'il n'en soit empêché par un naturel inférieur. Les phénomènes supranormaux qui ont suscité sa croyance au monde invisible se produisant dans tous les lieux de la terre, il n'est pas enclin à dresser des barrières et à parquer les hommes dans un dogme étroit et dur. Vous n'adhérez pas pour le moment à ses idées : cela vous regarde et on n'a pas plus le droit de vous en vouloir qu'on n'a celui de vous reprocher, si vous êtes pauvre, d'habiter une masure. Mais vous avez, comme le premier venu, le moyen de vous enrichir, puisque vous pouvez puiser au fonds commun de l'humanité, directement ou par des intermédiaires. Le jour où vous aurez la révélation de ce trésor, votre âme sera transformée en ce sens que vous sympathiserez sans effort avec des gens appartenant à des Églises différentes de la vôtre. Peu vous importera qu'ils soient catholiques, protestants, israélites, musulmans ; vous vous sentirez uni à eux par le lien d'une même croyance, ce qui, bien entendu, ne vous empêchera pas de professer votre culte et d'avoir en religion ou en philosophie des idées personnelles. S'il en résulte pour vous l'ennui de déplaire à votre directeur de conscience, vous aurez du moins la satisfaction d'appartenir à un parti devant lequel s'ouvrent de magnifiques perspectives, malgré l'humilité des débuts. Le spiritisme représente la coalition des consciences éprises de liberté contre les cultes exclusifs se prévalant d'un privilège miraculeusement octroyé par la divinité. Il croit à l'humanité de la religion ; cela mène à la religion de l'humanité.

Voilà une raison d'envisager avec confiance son avenir. Il en est une autre non moins rassurante : quelle que soit sa hardiesse, il ne rompt pas complètement avec la tradition, puisqu'il conserve ce qu'elle a de meilleur. On lui prête souvent l'intention de fonder une religion absolument nouvelle. Si les spirites cherchaient, en se groupant, à constituer des sociétés coopératives pour l'édification, il n'y aurait pas lieu de s'en scandaliser, puisqu'ils useraient d'un droit qu'on ne saurait sans injustice leur contester. Bien des gens, sous l'influence du papisme, ont l'esprit tellement possédé par le rêve de l'unité que la multiplicité des Églises les choque. Ils en prennent leur parti, non sans éprouver de la répu-

gnance à entretenir des relations avec des dissidents, considérés comme des égarés. Un membre de leur famille sortant du giron de l'Église, serait formellement exclu de leur intimité. Aux États-Unis d'Amérique, on voit naître des sectes qui vivent les unes à côté des autres, dans une concurrence loyale. On trouve cela naturel. Chacun se rallie au culte qui lui convient et la différence des points de vue n'engendre pas des discordes dans la maison. On dirait des individus s'en allant où il leur plaît, faire la cueillette de fruits spirituels, sans s'offenser que leur voisin accorde la préférence, pour la nourriture de son âme, à une préparation qui n'est pas de leur goût ; mais tous ont puisé à la source commune de la nature. Comme il suffirait souvent d'un peu de bonne volonté pour découvrir chez l'hérétique honni une parenté qui nous le rendrait sympathique ! Ce spirite que vous traitez avec mépris, êtes-vous bien sûr de le connaître? Quel est en somme son tort? Il croit à la possibilité de communication entre les morts et les vivants : qu'y a-t-il à cela de si condamnable? Vous devriez souhaiter qu'il ait raison, puisque la doctrine si capitale de l'immortalité serait démontrée expérimentalement et cette preuve s'ajouterait à d'autres pour les fortifier. Ah ! sans doute, vous seriez amené à modifier quelques-unes de vos idées, par exemple, celles que vous professez sur le ciel, l'enfer et le purgatoire. Le grand malheur, en vérité ! Vous ne croirez plus à des peines éternelles : est-il plus immoral de croire à un au-delà où le pécheur, accompagné de ses œuvres, conserve, en se repentant, la faculté de réparer ses fautes, et le pouvoir d'améliorer sa condition? Offense-t-on la majesté de l'Éternel parce qu'on lui attribue la clémence d'un père, au lieu de l'implacabilité d'un bourreau? Vous rompez avec la stricte orthodoxie, mais pour vous rallier à la conscience qui réclame une juste proportion entre le crime et le châtiment. Le spiritisme, par cette conception rationnelle de la vie future, s'accorde avec l'esprit moderne, tout en conservant l'essence de la tradition, ce qui lui est une double garantie d'avenir. Assurément la vérité d'une doctrine ne se prouve ni par son antiquité ni par le nombre de ses adhérents, puisqu'on voit des erreurs chères à la multitude se perpétuer à travers les siècles ; cependant, lorsqu'une idée résiste à l'épreuve du temps, il est permis de supposer qu'elle puise en partie sa vitalité dans les profondeurs indestructibles de la nature humaine. Vous connaissez certainement des libres-penseurs matérialistes et athées — il y en a d'un spiritualisme et même d'une piété incontestables — qui, par réaction contre l'enseignement suranné des Églises autoritaires, en sont arrivés à se représenter dans l'avenir une société où les hommes, bornant exclusivement leur ambition à posséder les biens de la terre, n'éprouveront plus, sauf de rares exceptions, le besoin de croire au

monde invisible. C'est la plus dangereuse des illusions, parce qu'elle mène en politique à des résolutions néfastes. En faisant table rase, on provoque, après une vogue passagère, l'insurrection de nobles instincts qu'il serait sage de perfectionner, au lieu de chercher à les détruire, et qui se vengent inévitablement d'avoir été méconnus. Le spiritisme fonde sur eux sa puissance ; il les exprime sous une forme rajeunie ; il n'a donc pas à redouter qu'ils se retournent contre lui.

La foi, quand elle est vive, devient toujours agissante. Elle crée entre ses adeptes des liens de parenté spirituelle, parfois plus solides que ceux du sang. Assez souvent des frères sont séparés par des idées aussi radicalement que par des intérêts, tandis que des personnes d'origines différentes, entretiennent des relations intimes, parce que de communes aspirations les unissent dans la poursuite d'un même but. Indépendamment du plaisir qu'on éprouve à causer de sujets intéressants, avec des gens qui vous sont sympathiques, on y gagne de fortifier sa croyance, en l'exprimant, surtout si on parvient à la faire partager. Ce n'est pas qu'une opinion devienne plus vraie, quand le nombre de ses partisans augmente ; mais on a d'autant plus d'ardeur à la répandre qu'on est davantage encouragé par le succès.

La propagande nécessite une organisation, une sorte de Société coopérative, dont on est membre en adhérant à la déclaration de principes qui en précise le but et aux statuts qui en règlent le fonctionnement, deux conditions contre lesquelles on n'aurait le droit de protester que si on était contraint d'entrer sans avoir la liberté de sortir. Les groupements naissent de l'initiative de meneurs, les uns plus aptes à remuer des idées, les autres plus habiles à s'occuper de détails d'organisation, tous également indispensables. La masse suit l'impulsion ; mais les promoteurs, pour l'attirer et surtout pour la retenir, doivent répondre à ses besoins, car, dans le cas contraire, le vide se ferait inévitablement autour d'eux.

On n'assure pas la marche d'une institution sans recueillir, au moyen de cotisations régulières ou de dons extraordinaires, les fonds nécessaires à son développement. Le spiritisme est obligé, pour entretenir le zèle de ses adhérents et pour étendre ses conquêtes, de se faire connaître par des conférences, des journaux, des brochures, des livres où les faits et la doctrine sont exposés. Il n'est pas moins utile, si on vise à l'édification, de mêler aux discours des prières et des chants. Les fêtes commémoratives jouent aussi un rôle important dans la vie des communautés. En évoquant, à des dates consacrées, le souvenir d'événements ou de personnages considérables, elles forment des assemblées où palpite une âme collective, par laquelle chaque individu alimente sa ferveur. Parmi

les moyens d'influence, il ne faut pas négliger l'un des plus efficaces, les œuvres de solidarité, qui sont une démonstration de vitalité. Or, si la foi donne naissance à une organisation, l'argent en est le soutien, puisqu'on ne peut pas sans lui assurer l'existence des institutions qui en sont l'honneur et la force. Un parti dont les adeptes ne savent pas s'imposer, dans la mesure de leurs ressources, des sacrifices pour la diffusion de leurs principes, est voué à l'insignifiance par la stérilité.

On peut, dès maintenant, prédire au spiritisme un grand avenir. Il se produira dans une partie de l'humanité une évolution semblable à celle que certains néophytes ont constatée dans leur propre expérience. Que de gens ont adhéré au spiritisme après avoir commencé par en rire ! Ils auraient cru déchoir en daignant seulement le prendre au sérieux, si invincibles dans leur opposition qu'ils n'avaient aucun désir de s'instruire. Le parti-pris de l'ignorance, joint au fanatisme de l'incrédulité, engendre une force de résistance dont les effets peuvent durer longtemps ; mais les faits finissent toujours par s'imposer. Voyez ce qui est arrivé pour le christianisme. Un demi-siècle après la mort de Jésus, l'Église se bornait à quelques petits groupes de fidèles obscurs. Les personnages de marque s'en tenaient éloignés avec dédain, sans même le détester, car c'eût été lui accorder trop d'importance. Néanmoins, dans ces communautés infimes, fermentait une ambition conquérante. On y était persuadé que la foi naissante s'étendrait dans le monde entier : cette certitude est exprimée, en maints passages des Évangiles, écrits à cette époque d'humble préparation. Les spirites ne sont pas moins assurés du triomphe de leur cause, parce qu'elle se fonde sur des lois naturelles.

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

Un peu de Philosophie

La perfection, dit-on, n'est pas de ce monde.

Nous ne le savons que trop, hélas ! Cette vérité est d'une telle évidence que personne n'oserait certainement la contester.

Non, la perfection n'est pas de ce monde. Et il est même si difficile de l'y acclimater, que le seul être qui la réalisa, il y a près de deux mille ans, fut, à peine connu, impitoyablement pourchassé et finalement mis à mort.

Depuis, il n'en a pas reparu d'autre.

Avant comme après, il est vrai, des tentatives furent faites. De grands

esprits vinrent prêcher l'amour du prochain, la paix et la fraternité. Celui-ci parlait de liberté et voulait soustraire le peuple à l'action d'un abrutissant despotisme. Celui-là apportait une science nouvelle ou cherchait à hâter, dans la voie du progrès, la marche désespérément lente de notre pauvre humanité. Mais aucun n'approchait de la perfection du simple charpentier de Nazareth, aucun n'avait la sainteté de Jésus. Et pourtant, comme lui, tous furent méconnus, calomniés, persécutés, ou payèrent de leur vie leur généreux et sublime dévouement.

Non, vraiment, la perfection n'est pas de ce monde. Il semble bien, même, que, pendant trop longtemps, on n'ait pas eu recours à d'autre argument, pour le démontrer, que la suppression de ceux qui, bien que d'assez loin encore, tentaient seulement de s'en rapprocher.

Est-ce à dire qu'il en sera toujours ainsi? non certes. Si la perfection doit encore, pendant une période plus ou moins longue, rester généralement exclue de notre planète, du moins, nous avons la certitude que la série des persécutions qu'elle détermina est close définitivement.

Lorsque notre Maître vénéré, Allan Kardec, qui restera, devant les générations futures, comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, vit, en 1861, les autorités religieuses de la catholique Espagne condamner aux flammes du bûcher toute son œuvre admirable, ce n'était heureusement plus que le bourreau... des livres (!) qui exécutait la sentence du tribunal de l'Inquisition.

Mais cette perfection, que de temps il nous faudra pour l'atteindre, que de peines, et que d'épreuves à surmonter avant de la réaliser, même réduite aux proportions que lui donne le faible entendement des humains!

Nous, spirites, nous connaissons plus particulièrement la cause de notre infériorité et les moyens qui sont à notre disposition pour en sortir, progressivement, dans un temps plus ou moins éloigné. Mais nous n'en sommes pas tous au même degré de l'échelle, et ce n'est pas toujours sans une certaine pointe de jalousie que les retardataires regardent, au-dessus d'eux, ceux qui les ont devancés, oubliant trop facilement qu'avec un effort de plus ils auraient pu se trouver en même temps au même niveau.

Et, encore, n'en est-il pas un parmi nous, qui, tout en admettant hautement que la perfection n'est pas de ce monde, se dit tout bas que cette incontestable vérité ne peut s'appliquer qu'au voisin qui pense autrement que lui?

Ce sont là des faiblesses qui ne favorisent pas l'ascension de ceux qui ne parviennent pas à s'en débarrasser promptement.

Le spirite est un homme comme les autres et il arrive assez souvent

qu'il n'est pas meilleur. Allan Kardec ne se faisait aucune illusion à ce sujet, puisque, dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, il déclare à son correspondant que les spirites ne sont pas des anges.

Et cela est, en somme, la meilleure excuse de la faiblesse humaine, car l'homme qui veut faire l'ange fait la bête, selon ce qu'a dit un grand penseur bien longtemps avant que fut écrit le *Livre des Esprits*.

Que le spirite dont la responsabilité est plus grande parce que le problème de la destinée est résolu pour lui et qu'il a, par conséquent, en raison même de l'avantage que cela lui donne, le devoir d'aider ses frères moins avancés que lui, que le spirite donc fasse l'effort qui doit le mettre sur la bonne voie : Il n'atteindra, certes, pas tout de suite la perfection « qui n'est pas de ce monde », mais, avec de la persévérance, il obtiendra d'appréciables résultats.

Nous repoussons énergiquement le *déterminisme* qui ferait de l'homme une sorte d'automate auquel il serait souverainement injuste d'infliger une torture morale pour des fautes dont il n'aurait pas la responsabilité, ou qui nous mettrait en présence d'un être inconscient ne pouvant s'élever par ses propres moyens ni, par conséquent, recevoir la récompense du bien qu'il n'aurait pas fait. Et ce qui prouve, précisément, que, avec le libre arbitre, nous avons tous la possibilité d'agir par le fait de notre volonté propre, c'est le remords qui nous tourmente lorsque nous avons fait quelque chose de mal, ou la joie que nous éprouvons quand nous sommes parvenus à faire quelque chose de bien. Il ne peut exister, en faveur de notre responsabilité par le libre arbitre, de preuve plus complète ni plus irrésistible que celle-là.

Il est une sorte de *déterminisme* contre lequel nous devons plus particulièrement mettre en garde les néophytes du spiritisme, trop crédules ou encore inexpérimentés. C'est celui qui les pousse, à toute heure de la journée, à consulter les *esprits* sur ce qu'ils doivent faire, et qui n'hésitent pas à conformer leur conduite aux indications qu'ils en reçoivent, quelque suspectes qu'elles soient. L'homme qui abdique à ce point sa personnalité n'est plus qu'un jouet entre les mains des plaisantins de l'invisible : On le voit, toujours irrésolu, changer constamment d'avis et les plus fâcheuses conséquences peuvent en résulter pour lui. Allan Kardec a signalé ce danger avec insistance, et il est certain que le *déterminisme* que répudie notre doctrine n'est pas plus désastreux que celui-là. L'homme qui annihile ainsi sa volonté pour obéir à celle d'un invisible, fût-il réellement le personnage célèbre dont il a le plus souvent pris faussement le nom, ne peut prétendre au bénéfice d'une bonne action qu'un autre aurait faite pour lui.

Il faut une volonté pour diriger nos efforts, et si cette volonté n'est

pas la nôtre, il ne peut en résulter aucun avantage pour nous. Notre avancement serait donc ainsi rendu absolument impossible.

Il y a malheureusement trop de déplorables raisons pour que la perfection, qui n'est pas de ce monde, ne puisse le devenir du jour au lendemain. De là à conclure à la chute possible de l'âme dans l'animalité, il y a un abîme que nous ne franchirions pas, quand bien même il serait moins profond. L'évolution de l'esprit qui ne travaille pas à son avancement est forcément retardée, mais toutes les connaissances acquises restent ; en aucun cas l'âme ne peut rétrograder. Parfois, il est vrai, et l'on ne peut que trop s'en rendre compte, avant la désincarnation, dès cette existence terrestre même, la méchanceté, la bassesse des sentiments, mettent une âme humaine en état d'infériorité vis-à-vis de certains animaux qui sont capables d'affection et de reconnaissance. Mais cela ne peut que montrer une fois de plus la nécessité de l'évolution sous notre responsabilité pleine et entière, et du perfectionnement moral, but suprême de la vie, dans notre marche plus ou moins rapide sur la voie de l'éternel progrès.

Travaillons donc sans cesse, afin que, si ce n'est en ce monde, nous parvenions le plus tôt possible, dans un monde meilleur, à nous rapprocher de cette perfection encore toute relative, que nous avons pour but de réaliser.

KERMARIO.

Pour la Liberté morale

Un peuple sans morale et sans idéal n'a plus aucune raison de vivre ; pas plus qu'une religion qui pactise avec le mensonge des hommes politiques, ou qui ne répudie pas les mesures de violence. Tout enseignement laïque ou religieux doit être moral ; il nous est impossible de nous soustraire à cette idée que nos actions sont bonnes ou mauvaises, et ceux qui professent que rien n'est bien, rien n'est mal, sont des agents de corruption, peut-être inconscients, mais à coup sûr nuisibles, et subissant les suggestions des forces mauvaises.

Il y a une vérité morale, une liberté morale, c'est comme un pôle mystérieux vers lequel nous sommes aimantés et la vie individuelle, comme la vie des peuples, tourne autour de cet idéal comme la terre tourne autour de son axe.

Mais si ce pôle inconnu nous attire, son influence ne nous détermine pas nécessairement, nous restons les maîtres de notre direction morale et,

lorsque la tentation se présente, nous sommes parfaitement capables d'inventer des sophismes et de faire un mauvais usage de notre raison pour justifier ce que nous sentons être le mal.

C'est ce qu'avait fait la philosophie allemande, parfaitement consciente de son crime ; car, pour provoquer cette déviation de la boussole, elle a travaillé pendant quarante ans à détruire la notion naturelle du bien et du mal et à la remplacer par une formule nouvelle : — *La force justifie tout. Le mal n'est mal que si on ne réussit pas à imposer sa réalisation.*

Si un peuple pouvait s'adapter à de pareils principes, l'insuccès de la guerre allemande l'obligerait à l'aveu de la mauvaise direction acceptée par lui. Mais l'Allemagne n'avoue pas, parce que la boussole est toujours là et qu'elle sent bien, contrairement au principe enseigné, que le succès de la France et des alliés n'est pas une preuve de sa culpabilité à elle. Elle ne trouverait cette preuve que dans un repli de sa conscience et comme sa conscience a été empoisonnée par quarante ans de suggestion, elle se soustrait aux obligations de la morale universelle, en invoquant toujours des lois d'exception et son intérêt particulier.

En France, nous n'avons pas constaté un pareil effort de la raison, pour vivre dans le sophisme particulariste, qui fait taire le scrupule; mais nous constatons, cependant, une absence de moralité qui n'est pas moins effrayante. Chez nous, les enfants n'ont pas été élevés dans la systématisation du mal, mais ils n'ont pas été élevés dans la suggestion du bien.

La morale sommeille parce qu'il n'y a plus aucune direction morale. L'autorité laïque est neutre, c'est-à-dire qu'elle n'offre aucune résistance aux progrès du mal ; l'autorité religieuse a perdu le sens du bien, en supprimant la conscience individuelle, qu'elle a remplacé par une vertu de convention ; de sorte qu'il n'y a plus de responsabilité personnelle, la conscience catholique est à l'abri de tout, du moment qu'elle professe une sorte d'idolâtrie béate envers l'autorité, dont la tyrannie s'est singulièrement accrue depuis quelques années.

La morale n'appartient ni à une politique, ni à une religion, elle est l'inspiration de l'Invisible, elle est la loi à laquelle pas un *iota* ne sera changé. Pour entendre sa voix, il faut la chercher en soi-même, il faut s'élever par l'effort, par le travail et par l'appel aux puissances célestes.

L'erreur du matérialiste, comme celle de l'enseignement clérical, aura été d'avoir fait la vie trop courte. L'une et l'autre ont faussé la morale. La révélation spirite est venue nous tirer de l'erreur ; la vie est longue, l'évolution est lente, le mystère s'éclaircit, mais le spiritisme ne préserve pas de l'erreur celui qui vit de la vie passive. Celui qui subit une direc-

tion étrangère renonce à tous les devoirs de conscience ; mais l'évolution exige l'effort, et il n'y a aucun mérite à croire ce qu'on ne comprend pas. On comprend parfaitement l'utilité de la discipline, on peut renoncer à sa liberté sur le plan matériel, mais la passivité dans l'ordre moral présente les plus grands dangers, dont le principal est d'obéir aux suggestions mauvaises qui accompagnent souvent ceux qui sont engagés dans une politique quelconque.

La soumission aveugle conduit les personnes naïves à s'enrôler dans l'armée du mal, le spiritisme n'est pas exempt de ce danger, car certains médiums, sous l'influence de leur éducation première, professent cette soumission aveugle à l'égard de l'invisible, et ils croiraient manquer, envers je ne sais quelle puissance de l'au-delà, s'ils doutaient de l'excellence de leurs communications. Ce genre de foi conduit toujours à la mystification, nous en connaissons beaucoup d'exemples.

Que les mystiques, qui se croient en relation immédiate avec la divinité, s'annihilent et obéissent servilement, cela est tout différent. Mais nous, spirites, qui savons que les désincarnés conservent leur mentalité acquise et qu'il y a plus de mal que de bien dans la partie de l'au-delà qui nous est accessible, nous devons tout recevoir avec défiance.

Les enseignements de l'au-delà ne sont pas des dogmes, le but de nos études n'est pas de demander à l'au-delà, la solution d'énigmes qu'il ne possède pas mieux que nous, mais seulement, d'acquérir, concernant la survie, une connaissance d'après laquelle nos efforts tendront vers une direction meilleure.

Si l'affirmation : *Rien n'est bien, rien n'est mal* a pu se faire jour sur la terre, la même théorie peut avoir des adeptes dans l'au-delà, et même des prosélytes hypocrites tendant toujours à des fins criminelles.

Une négation du libre arbitre, appuyée sur une communication spirite, aurait la même valeur qu'une négation du mouvement de la terre appuyée sur un texte de Josué. L'esprit dogmatique est le même dans tous les camps, inaccessible au raisonnement.

La négation du libre arbitre, c'est la négation de tout devoir ; on voit combien cette thèse est séduisante pour la faiblesse humaine, qui trouve, dans cette immoralité, la justification de la lâcheté, du laissez-vivre, du j'm'en fichisme et, même, des crimes les plus abominables.

On entend, par « Libre Arbitre », la faculté que possède notre volonté de prendre une détermination, ou même la simple possibilité où elle se trouve de faire un effort, pour résister à quoi que ce soit, cet effort dût-il rester stérile.

On entend par « Déterminisme », cette nécessité d'obéir aux contingences qui, elles-mêmes, ont été déterminées par des causes antécé-

dentes. C'est une conception matérialiste qui ne fait aucune distinction, entre la passivité du monde physique et l'activité du monde spirituel, étant donné un état de choses, l'acte qui s'en suit en résulte nécessairement, sans que l'effort ou la volonté puisse y apporter aucune modification.

C'est la négation même de l'effort. Or, l'effort, nous le voyons, ou plutôt nous le sentons en nous, quand nous le faisons sur nous-mêmes. Il existe, mais de même que l'œil ne se voit pas lui-même, il est assez difficile de faire voir l'effort à celui qui ne veut pas le voir en lui.

— Comment se peut-il que deux pierres, placées dans les mêmes conditions, produiront des effets semblables: tandis que deux êtres vivants se comporteront de manière différente, le déterministe n'en a cure ; il a compris cette nécessité pour le monde physique et il généralise avec une parfaite inconscience. Il croit qu'il n'y a en nous aucune possibilité d'action, d'effort ou de volonté et que, de deux prisonniers de guerre, dont l'un trahit les secrets de la défense, tandis que l'autre se laisse fusiller plutôt que de parler, celui-ci ne fait pas plus d'effort que celui-là.

Cet exemple me paraît bien propre à faire comprendre ce que c'est qu'une force morale. C'est cette chose que nous sentons en nous-mêmes, qui nous permet de maîtriser nos nerfs, et de nous sacrifier à un mystérieux idéal.

Jeanne d'Arc est un bel exemple du libre arbitre ; même en supposant qu'elle ait reçu les secours de l'invisible, il serait absurde de soutenir qu'elle n'a pas lutté. Jusqu'au moment de son supplice, sa volonté pouvait faiblir ; et, si ses voix ont soutenu sa force, elle a fait usage de cette force qui était en elle.

La négation absolue, qui va jusqu'à nier la possibilité de réagir contre le mal, ferait des facultés de l'âme quelque chose d'identique aux propriétés de la matière. Cette doctrine contient en germes toutes les causes de corruption. Elle est immorale, elle est dangereuse et elle est impie.

Ceux qui ont cette conviction essaient de nous l'imposer de force, on se demande dans quel but. Cela n'a rien à voir avec le spiritisme, qui répudie ces principes, car sa doctrine, d'accord avec les enseignements donnés par les hautes entités de l'au-delà, proclamera toujours que le culte du Libre Arbitre et de la conscience doit être notre seule religion.

L. CHEVREUIL.

La Reposante Hôtellerie

BALLADE

Après ma longue randonnée,
Tu surgis à mon horizon,
Étape tant incriminée
Où la Mort, qui tient la maison,
Nous accueille en toute saison.
Douce, même à qui t'injurie,
A notre âme lasse ou meurtrie
Tu promets gîte et guérison,
O reposante hôtellerie !

A l'angle de ta cheminée,
Vivante nous retrouverons
Toute une heureuse maisonnée
De chers défunts que nous pleurons.
Ma blonde rose de Sarons,
Tu seras là, toi, tant chérie !
Et, l'âme toute refleurie,
Ensemble nous exalterons
La reposante hôtellerie.

Soir de tombe ! Heure fortunée !
Viens, ma fidèle, et repassons
Tous nos labeurs de la journée
Pour en retirer les leçons.
Quels grains ont produit nos moissons?
Froment d'amour?... nielle d'envie?...
— Le vannage de notre vie,
A ton foyer nous le faisons,
O reposante hôtellerie !

La bataille humaine, acharnée,
Rompit nos corps, blanchit nos fronts ;
Mais des coups de la destinée
En dormant nous nous remettrons.
Puis, lors du réveil, nous aurons,
Par quelque divine féerie,
Un corps neuf, une âme aguerrie,
Biens sans prix que nous te devrons,
O reposante hôtellerie !

Debout ! La nuit est terminée ;
Les coqs sonnent de leurs clairons.
Savant, rejoins ton athénée ;
Lutteurs, bouclez vos ceinturons.
Tout le jour, obscurs tâcherons
De l'universelle harmonie,
Travaillons à l'Œuvre infinie !
Et, le soir, nous regagnerons
La reposante hôtellerie.

ENVOI

O Mort ! reine des grands frissons,
Tu n'as rien qui flatte ou sourie,
Mais si ta porte est défleurie,
Le seuil franchi nous bénissons
Ta reposante hôtellerie.

S. HENRIQUET.

La Douceur

La douceur est la vertu qui dénote un esprit évolué. Elle est la preuve du triomphe sur la matière, de la maîtrise de soi ; elle a pour corollaire l'indulgence envers autrui et le parfait discernement du bien et du mal, car elle est la négation même de tout désir égoïste et de tout attachement aux choses purement matérielles.

La douceur est la plus belle parure d'une âme ; elle se manifeste en toutes circonstances, dans les plus simples comme dans les plus complexes ; elle est le complément forcé de l'amour et de la sagesse.

Heureux ceux qui possèdent la douceur. Le devoir leur est simple et ils l'accomplissent toujours joyeusement. Ils font le bien pour l'amour du bien et non dans l'espoir d'en être payés et récompensés. Ils travaillent pour l'amour du travail et non pour obtenir un résultat rapide qui satisfasse leur orgueil. Ils se donnent au service du monde, parce qu'ils aiment leurs semblables d'un amour très pur, libéré de toute envie.

Les esprits remplis de douceur n'ont jamais le désir de briller ou de paraître. Ils n'ont qu'un souci, celui d'être aimables et utiles à tous. Ils sont tolérants et reconnaissent aux autres la liberté de parole et d'action.

Au milieu des pires catastrophes, ils conservent une pure sérénité. Ils relèvent, par leur calme, les courages défaillants. Doucement, placidement, ils incitent à la vertu. Ils rayonnent vraiment partout où ils passent. Ils désarment les méchants, ils triomphent des plus grandes difficultés, ils laissent derrière eux comme un large sillon de calme et d'espérance.

Les âmes douces possèdent aussi la réflexion. Le découragement n'a jamais prise sur elles. Ceux qui sont doux écoutent parler. Ils pratiquent la vertu du silence. Ils ne sont ni bruyants, ni querelleurs. Ils s'efforcent d'être, au contraire, des conciliateurs en toutes choses. Ils ne font pas étalage de leur science, parce qu'ils n'ont point d'orgueil et le calme de leur vie, la pureté de leurs intentions, la sagesse de leurs conseils désintéressés, les font s'imposer même aux turbulents.

La douceur n'implique point la faiblesse. Avec une autorité, parfois majestueuse, elle sait montrer la justice et confondre les violents. Elle est une des fleurs les plus belles du jardin céleste, elle est la vertu qui attire les autres vertus.

Sans la douceur, pas d'avancement vers le bien, sans la douceur pas d'évolution vers le beau, vers la Vérité.

Avec elle, la patience inlassable brille de tout son éclat, le temps rongeur ne l'entame jamais, il semble, au contraire, la consolider, l'agrandir.

Sans elle, tout est agité, tumultueux, la vie devient un enfer et les hommes lassés, vaincus, sombrent dans toutes les passions et la mortelle désespérance.

Pour remplir notre mission, il faut s'efforcer d'être doux. Il faut apprendre à dompter ses nerfs, éviter les paroles blessantes, les propos désobligeants ; il faut surtout, quels que soient notre rang, notre intelligence et notre fortune, pratiquer la charité la plus absolue et la tolérance parfaite,

Soyons doux si nous voulons vraiment devenir meilleurs ; soyons doux si nous voulons progresser plus vite ; soyons doux si nous voulons nous rapprocher de Dieu.

Et lorsque, au soir de notre vie terrestre, nous pourrons, dans le calme de notre conscience, peser les résultats acquis par nos efforts persévérants, notre âme, en partie dégagée des liens matériels, sera prête à s'envoler vers les régions éthérées où elle pourra bénéficier largement du travail accompli.

La douceur est en nous, mais il faut la chercher au fond de notre âme. Compagne aimable de la sagesse, par elle et grâce à elle, toutes les joies pures, toutes les félicités grandissantes nous arriveront en foule ; et comprenant mieux alors la divine harmonie, nous poursuivrons plus forts, plus joyeux, notre route éternelle, en avançant d'un pas ferme vers la perfection.

Paul BODIER.

Quelques faits

Nous venons de recevoir de M. le Dr Carrington, l'écrivain américain, un ouvrage sur les phénomènes psychiques pendant la guerre.

Après avoir étudié la psychologie du soldat, M. Carrington rend compte de l'activité psychique des nations belligérantes. Puis il met sous les yeux du lecteur un certain nombre de faits intéressants. Ils ne sont pas tous inédits. Plusieurs d'entre eux méritent d'être retenus : ils sont curieux en eux-mêmes et attestés par de nombreux témoins. Nous en donnons quelques-uns ci-après.

M. Carrington reproduit sur les sourciers, que la science officielle discute encore, un article que M. Ralph Shirley a publié dans l'*Occult Review* du mois d'août 1916. M. Shirley dit en substance :

Pendant l'expédition des Dardanelles, à Suvla-Bay, les troupes échappèrent à une situation critique, grâce au sapeur Kelly, de la 3e Brigade de Cavalerie (Contingent australien). Les Turcs savaient que la pénurie d'eau rendait la place intenable, et, en effet, malgré les efforts des autorités militaires, les difficultés de l'approvisionnement augmentaient de jour en jour. L'eau était apportée de Malte, dans de grandes barques-réservoirs. Elles abordaient à des ports improvisés où était installé un service de pompes. Le ravitaillement était donc des plus compliqués ; la chaleur était intense et le moindre accroc pouvait arrêter le service.

L'État-major, extrêmement inquiet, demanda au sapeur Kelly d'essayer l'exercice de ses facultés. Dès le lendemain matin, le sapeur commença ses recherches. Il localisa de l'eau à une centaine de yards du quartier général. Les ingénieurs percèrent immédiatement un puits artésien qui fournit 2.000 gallons d'eau pure par heure. Deux autres puits furent percés dans le voisinage du premier. Le soir même, à six heures, chaque soldat avait sa ration d'eau. En une semaine, le sapeur localisa 32 puits sur lesquels on éleva des pompes. L'eau était suffisante pour les besoins de 100.000 hommes, et de milliers de mulets, et il faut remarquer qu'un mulet boit vingt fois plus d'eau qu'un homme.

Kelly se servait d'un morceau de cuivre qu'il tenait entre les mains et au moyen duquel il indiquait non seulement la profondeur à laquelle se trouvait l'eau, mais aussi son origine (eau de source, de rivière, de nappe, etc., etc.).

Les ingénieurs avaient creusé à une cinquantaine de yards du quartier général, beaucoup plus profondément que la nappe indiquée par le sourcier. Toutes leurs tentatives étaient restées sans succès.

***

Le fait suivant est très remarquable comme exemple de télépathie collective. Il est puisé dans l'ouvrage de Mrs Stuart : « *Dreams and Visions of the War* ». Malheureusement, l'auteur ne cite pas les noms de ses témoins. Il se demande comment un sceptique prouvera à tout un régiment qu'il n'a pas vu réellement son colonel, le jour où il est mort à plusieurs centaines de lieues de distance.

Le colonel X commandait un des plus célèbres régiments d'Angleterre. Il était l'idole de ses hommes, auxquels il se dévouait corps et âme.

Pendant un an, il partagea leurs dangers dans les Flandres, jusqu'au jour où, blessé par une grenade, il perdit son bras droit. On lui mit un bras articulé, après plusieurs mois de traitement. Il fit alors l'impossible pour retourner à son régiment, mais le Ministère de la Guerre s'y opposa et l'envoya commander un bataillon en garnison à Lemnos.

Son cœur resta avec son ancien régiment. Quand ses hommes apprirent son départ, ils demeurèrent persuadés qu'il réussirait à revenir près d'eux. Malheureusement, dès son arrivée à Lemnos, le colonel fut atteint de dysenterie. Embarqué sur un navire-hôpital, il descendit à un port, un jeudi. A midi, il prenait le train, dans lequel il succombait une heure après.

A l'heure même de sa mort, une compagnie de son Régiment le vit dans sa tranchée des Flandres. Le sergent-major, se tournant vers l'officier qui commandait la compagnie, lui dit : « Voilà le colonel qui vient ; je ne le savais pas de retour. »

L'officier regarda dans la direction indiquée. En effet, le colonel était là, avec son képi un peu de travers, comme il le portait d'habitude, et ses jumelles qui pendaient à son cou et que tous les hommes du régiment connaissaient bien. L'officier s'élança vers le colonel. Sa canne tomba à terre et il se baissa pour la ramasser. Quand il releva la tête, le colonel était parti. L'officier s'engagea vivement dans une tranchée de communication pour arriver au quartier de la compagnie. Les officiers avaient vu aussi le colonel : « Nous l'avons vu pendant toute une minute, dirent-ils, puis il a disparu. Nous n'y comprenons rien. Il était aux Dardanelles. Tous les hommes l'ont vu, et il avait ses deux bras. »

Ce n'est que la semaine suivante que le régiment apprit sa mort. Parmi les centaines d'hommes qui l'ont vu, pas un seul ne savait que le colonel avait quitté son poste dans la Méditerranée.

***

Nous avons raconté, dans notre *Revue de la Presse Etrangère*, comment deux branches d'une même famille, séparées depuis plusieurs générations, et qui ignoraient chacune ce que l'autre était devenue, s'étaient retrouvées grâce au message qu'un membre de l'une d'elles, officier tué pendant la guerre, avait fait parvenir à ses parents, par l'entremise du comte Hamon, qui appartenait à l'autre branche de la famille.

Nous avions signalé le fait brièvement, voulant surtout signaler le moyen employé par l'Esprit pour amener la réunion des deux parties depuis si longtemps séparées. Aujourd'hui, nous donnons ci-après le compte rendu que nous devons à M. John Lewis, qui l'a publié dans

son journal l'*International Psychic Gazette*, de Londres. M. John Lewis dit :

« Le comte Hamon nous a remis le procès-verbal d'une séance tenue « par l'intermédiaire du médium Mme Suzanne Harris. Le médium « prêtait ses facultés sans aucun intérêt personnel, et uniquement par « dévouement à l'étude des sciences psychiques. Nous connaissons les « assistants et nous avons vu les lettres dont parle le comte Hamon. »

Procès-verbal du comte Hamon.

Le lundi, 14 mai 1917, j'assistais à une séance privée, dont le médium était Mme Suzanne Harris. Miss Scatcherd, Mrs Dixson-Hartland et le docteur Hector Munro se trouvaient parmi plusieurs autres assistants, dont je ne suis pas autorisé à publier les noms.

Des preuves convaincantes d'identité furent fournies par la voix directe. Puis un communicateur prononça distinctement ces mots : « Je voudrais envoyer un message à mon père. »

Nous demandâmes : « Qui êtes-vous? »

Il répondit : « Je suis un officier. J'ai été tué récemment sur le front des Flandres, mon nom est..... »

Le nom ne fut pas donné clairement ; après quelques vains efforts pour le percevoir, nous avons conseillé au communicateur de laisser le nom, pour le moment, et de nous dicter le message en question.

En s'exprimant lentement au début, l'entité nous dit : « Mon père habite près de Dublin. Vous le trouverez au Club bien connu dans cette ville. »

Un assistant demanda : « De quel club voulez-vous parler? »

L'esprit répondit : « Du club de Kildare-Street. Vous le connaissez bien et vous connaissez aussi mon père. »

Comme personne n'avait perçu distinctement le nom du père, le même assistant dit : « Je connais très bien le club de Kildare-Street, mais je ne crois pas connaître votre père ; donnez-nous le message. »

L'esprit continua : « Mon père est malheureux ; il se tourmente sans cesse à mon sujet : il ne se résigne pas. Je voudrais que quelqu'un lui dise que je suis venu ici, ce soir, pour lui donner une preuve de mon existence, pour lui dire de ne pas se tourmenter pour moi, parce que je suis très bien et très heureux. » Il répéta encore : « Je désire qu'il sache que je vais bien. Il ne doit pas se tourmenter ; il ne doit pas se rendre malheureux. »

Après une légère pause, le communicateur dit : « Mon père va aussi

trouver des médiums à Dublin, et j'essaye d'entrer en rapport avec lui par leur intermédiaire ; mais je désire lui envoyer ce message comme une preuve d'identité. »

Nous priâmes encore l'entité de nous donner son nom. Le nom de baptême fut prononcé très distinctement. Quand au nom de famille, nous n'avons pas réussi à le comprendre, malgré nos tentatives réitérées ; nous avons fini par y renoncer, après avoir promis au communicateur de faire tout ce qui serait en notre pouvoir pour transmettre son message.

Le lendemain matin, j'envoyai une lettre au Club de Kildare-Street, en mettant sur l'adresse un nom qui semblait se rapprocher de celui que nous avions cru percevoir. Une semaine après, cette lettre me fut retournée par la poste, avec la suscription : « Inconnu ».

J'étais préoccupé : je ne savais que faire. J'eus enfin l'idée d'écrire au secrétaire du Club pour lui dire que je désirais retrouver un monsieur, qui était membre du Club, et dont le fils avait été tué récemment dans les Flandres. J'avais un message à lui communiquer de la part de son fils.

C'est ici que l'histoire devient étrange.

Je reçus, quelques jours après, une lettre d'un monsieur me disant que le secrétaire du Club lui avait remis ma lettre, et ajoutant : « J'ai reçu « une communication de mon fils, récemment tué dans les Flandres. « Il me dit qu'il m'a envoyé un message par un médium de Londres ; « qu'il a éprouvé de la difficulté à donner mon nom et mon adresse ; « mais qu'il désirait me fournir une preuve d'identité. »

Le père continuait ainsi : « J'espère que vous me ferez parvenir son « message, si vous comprenez à quoi il fait allusion. »

Dans un autre paragraphe, il écrivait : « Je vois que vous vous « appelez Hamon. Je descends d'une famille huguenote, dans laquelle il « y a eu deux fois des mariages avec la famille Hamon, également hugue- « note. Ils s'appelaient aussi Robillard, comtes de Champagne. Ce détail « vous intéressera peut-être. »

Le fait se résume ainsi : Un monsieur qui n'était pas encore entré en rapports avec moi, reçoit, par un médium de Dublin, une communication de son fils qui est dans le monde des esprits, communication qui lui rend compte de ce qui s'est passé à notre séance de Londres. Il me devance et m'envoie le message que j'étais chargé de lui faire parvenir.

Il est curieux que ce soit moi qui ai été choisi pour exaucer la requête du fils et transmettre le message au père. J'ai fait ainsi la connaissance d'une branche de ma famille dont j'ignorais l'existence en Irlande.

*
* *

Sir Oliver Lodge a envoyé le récit du fait suivant à Mrs. Salter, qui le reproduit dans le numéro d'avril 1917, du *Journal de la Société pour les Recherches Psychiques*.

Le fait est raconté par le colonel M. lui-même.

Le 23 décembre 1916.

Le 5 octobre 1916, je soupais chez le colonel C., à sa résidence de Tufnell-Park, M. Z., le médium qui avait été prié de nous donner une séance privée, était de la partie. Il se trouvait placé à ma gauche. Il me dit, pendant le repas : « Un jeune homme, qui paraît âgé de vingt-cinq ans, vient d'apparaître. Il est debout derrière votre chaise. Il me semble que c'est votre fils. »

Le médium me décrivit son costume, mais sa description est inexacte, dans les détails, ce qui s'explique facilement. Mon fils faisait partie du Régiment des Highlanders Argyll et Sutherland. Il a été tué près d'Ypres, le 8 novembre 1914.

M. Z. reprit : « Je suis sûr qu'il est là pour vous. Il veut vous donner « une preuve d'identité. Il vous montre sur la jambe gauche une large « cicatrice de trois ou quatre *inches* de longueur. Elle ressemble à une « cicatrice de foot-ball. »

Je dis que j'avais vu souvent mon fils nager, etc., mais que je n'avais pas connaissance de cette cicatrice.

M. Z. persista : « Je suis sûr que c'est pour vous. Faites une enquête « et vous verrez que votre fils avait cette cicatrice. Il sourit et me la « montre encore. »

Deux ou trois jours après, je rencontre sur l'escalier de ma maison une vieille bonne, qui avait été la *nurse* de mon fils, il y a de longues années. Je lui demandai si elle se rappelait cette cicatrice.

Elle répondit : « Oui. — Durant l'hiver de 1910-1911, pendant qu'il « était à Sandhurst, il vint un soir en auto, à Londres, pour le congé « hebdomadaire. Les routes étaient couvertes de neige. L'auto dérapa. « L'enfant fut blessé à la jambe. La plaie avait cinq ou six *inches* de « longueur. Il me réveilla en rentrant et je lui fis un pansement antisep-« tique. Il saignait abondamment. »

Je n'avais jamais vu la blessure et je n'avais pas connaissance de la cicatrice dont j'ai nié l'existence à M. Z. C'est lui qui avait raison et moi qui avait tort.

Il ne peut pas être question de lecture de pensée dans cette circons-

tance. La cicatrice de mon fils n'était pas dans ma pensée. En fait, ma pensée était toute différente.

Signé : C. M., Lieutenant-Colonel.

Suivent des lettres d'attestation :
Lettre du Colonel C. ;
Lettre d'une personne qui assistait au dîner ;
Lettre de la nurse, qui certifie que c'était la *jambe gauche*.

Le colonel C., le père du jeune homme, affirme que jusqu'à ce jour, il n'avait jamais rencontré le médium, et qu'aucun de ceux qui se trouvaient au dîner ne connaissait son fils, même de vue.

Charles VERFEUIL.

Chronique Étrangère

La fin de 1919 ne semble pas avoir été marquée par des circonstances nouvelles particulièrement remarquables, au point de vue spirite, et les publications reçues par la *Revue* sont surtout occupées d'études philosophiques ou religieuses, basées sur les faits acquis dans ce domaine. Non pas, certes, que ces faits aient été absents ou même rares, au cours de cette période, dans le monde entier, ni que l'activité des prosélytes zélés et généreux de la Vérité démontrée se soit ralentie. Au contraire : les faits abondent ; leur connaissance se répand. Mais nous ne considérons plus aujourd'hui comme exceptionnels les phénomènes qui paraissaient autrefois à peine croyables et, les tenant pour définitivement établis, nous abordons hardiment leur interprétation. Ainsi que le fait ressortir un premier article de Th. FLAMMER, dans *The Progressive Thinker* (Chicago, 22 nov. 1919), le spiritisme est la force la plus puissante, capable de soutenir l'humanité parmi les modifications profondes des temps nouveaux ; c'est peut-être la seule qui puisse contrebalancer le pouvoir exclusif et trop souvent immoral de l'« Argent ».

L'Angleterre est toujours, actuellement, le foyer où brûle et rayonne la nouvelle foi. Non seulement il s'y trouve, comme dans tous les pays, une foule sans cesse grossie d'adeptes qui viennent puiser dans les doctrines du spiritisme une force et un espoir supérieurs à leur condition terrestre ; mais ces doctrines dépassent le cercle même des amis pour pénétrer chez les indifférents, exciter l'intérêt général, occuper la Presse,

soulever les polémiques. Un prix de 200 l. st. vient d'être institué par *The Daily Express* pour un film reproduisant des phénomènes spirites. Parmi tous les « scenarios » envoyés, 16 ont mérité d'être retenus, tels que « Puissances Invisibles », « Derrière le Voile », etc., dus, pour la plupart, à des auteurs connus. — Un grand nombre d'hommes distingués et impartiaux, tout en reconnaissant ignorer les faits métapsychiques, ne les rejettent plus *à priori*. Tout récemment, à Londres, le juge R.-V. BANKES, devant qui comparaissait une clairvoyante accusée de « voler l'argent du public », a refusé de la poursuivre, attendu qu'elle même et plusieurs témoins attestaient sa bonne foi et que « la possibilité des relations avec l'au-delà est garantie par un grand nombre de savants illustres ».

Par contre, au Congrès de Leicester d'octobre 1919, plusieurs évêques et autres membres du clergé se sont élevés contre la « doctrine de la vie future », qui renouvellerait la « nécromancie » et comporterait des « recherches interdites ». Sir GEORGE KEKEWICH remarque, non sans humour, dans *Light* du 6 novembre, qu'HORACE, voilà tantôt 2.000 ans, conseillait déjà

Tu ne quœsieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconœ.....

Mais ce n'est pas un argument. A Leicester même, devant plus de 3.000 personnes, dans un meeting, tenu huit jours à peine après le Congrès, Sir ARTHUR CONAN-DOYLE a fait une réponse claire et convaincante, dont le *Times* a reproduit plusieurs passages. L'essentiel, en somme, c'est que les faits du spiritisme s'imposent et qu'on peut désormais en critiquer l'étude, mais non les contester. A la requête de l'évêque WILDON, Sir ARTHUR CONAN DOYLE doit, d'ailleurs, faire une conférence devant une grande assemblée du clergé, à Durham, en mars prochain.

On sait que l'éminent écrivain vient de publier *The Vital Message*, œuvre remarquable et dont un chapitre, en particulier, soulève l'intérêt et la discussion dans le monde savant : c'est celui dans lequel Sir ARTHUR en partant des expériences du Dr G. GELEY, de Paris, sur la « substance psychique », explique les matérialisations, les photographies spirites et la clairvoyance.

Les revues médicales, bien entendu, s'occupent aussi de la question à l'ordre du jour. *The Medical Press*, du 3 septembre, se demande si les savants qui étudient les phénomènes spirites ne sont pas d'avance convaincus et ne voient pas ce qu'ils veulent croire. Non, réplique dans le numéro suivant Sir OLIVER LODGE ; « au contraire, je n'ai jamais eu le désir de croire à tout prix et j'ai cru seulement après un contrôle sévère des faits observés. Je suis sûr qu'il en fut de même pour CROOKES ».

Du moins, l'article du médecin anglais est courtois. Mais que dire de l'aimable Dr HENNEBERG, dans *Berliner Klinische Wochenschrift* (1919, no 17), qui déclare sans ambages que le fait de s'adonner pratiquement au spiritisme est un signe de folie? « Cela commence — dit-il — par la danse des tables et finit par l'asile d'aliénés. Ce n'est, d'ailleurs, pas étonnant, puisque pour être spirite, il faut évidemment être prédisposé à l'aliénation mentale. » Voilà une « évidence » qui aurait besoin d'être démontrée. Il est remarquable que ceux-là même qui reprochent aux spirites de croire sans preuves, se permettent, pour leur compte, des affirmations qui ne reposent sur rien. Ou bien les médecins seraient-ils jaloux des « empiétements » des médiums sur leur domaine et des guérisons, fréquentes et bien contrôlées cette fois, que les Esprits opèrent chez des sujets jugés désespérés par la science humaine? Un assez grand nombre de cas de ce genre se sont produits encore, par exemple, au Brésil ces derniers mois ; tel celui rapporté par *O Clarim* (Mattão, 18 oct. 1919) : Une jeune femme, venue de Rio-de-Janeiro à Cachambu, pour prendre les eaux, et qui est prise d'un mal étrange, terrible, qui déconcerte les médecins, jusqu'à ce qu'un médium (en présence, d'ailleurs, du premier docteur de la ville), lui rende la santé en faisant cesser la « possession ». Une autre fois, à S. Paulo, au cours d'une séance (chez le Chef de la police), on signale à l'Esprit qui se manifeste, une personne qui souffre dans une maison éloignée ; l'Esprit promet d'intervenir et, de fait, une amélioration est observée le lendemain chez le malade. Dans une autre séance, un peu plus tard, les assistants sont avertis que l'état du sujet va s'aggraver d'abord, puis se remettre définitivement ; et c'est ce qui arrive. *L'Aurora* (Rio-de-Janeiro, 1er nov. 1919), raconte aussi comment un Esprit disant s'appeler GEOSPEQUE, originaire de Russie, guérit une personne amenée dans une salle voisine et qui souffrait, depuis 6 ans, d'une maladie d'estomac incoercible. De telles circonstances ne sont pas nouvelles. On se souvient qu'à Paris, une dame atteinte de manie délirante et que beaucoup de médecins concluaient à interner dans une maison de santé, fut guérie par le Dr EM. MAGNIN, au moyen d'un médium, en qui passèrent les symptômes constatés chez la malade et dont lui-même fut délivré à son réveil.

Un des phénomènes sur lesquels l'attention semble actuellement se porter de préférence, c'est la photographie spirite. On peut, en passant, signaler l'heureuse initiative prise, en Écosse, par lord et lady GLENCONNER, qui ont convoqué le cercle de Crewe dans leur « glen » du Peebleshire, pour faire connaître à tous les employés de leur *estate* (au moins 300 personnes), les doctrines et les faits du spiritisme. *Light*, du 25 octobre, rapporte que des séances très réussies ont été données,

à cette occasion, par M. HOPE, afin de vulgariser les phénomènes de photographie spirite. En effet, aujourd'hui le spiritisme ne devrait plus rester l'apanage de quelques-uns, mais pénétrer tout le peuple. *The Progressive Thinker*, du 22 novembre, signale aussi l'heureuse et considérable influence qu'une telle doctrine pourrait avoir sur les classes moins favorisées de la population, en répondant à leurs aspirations les plus nobles. « La vie de l'homme ne consiste pas dans l'abondance des choses qu'il possède », a résolu la Conférence internationale du Travail et de la Religion.

E. SPENCER, dans *Light*, du 18 et 25 oct. 1919, rapporte une série d'expériences remarquables de photographie spirite, dans lesquelles tantôt des images ont été surajoutées au portrait obtenu, tantôt les personnes ou les objets devant l'appareil n'ont pas été pris, tandis qu'à leur place apparaissaient des messages ou d'autres formes. Ces expériences ont été faites, au cours de toute l'année dernière, par l'auteur lui-même, dans sa propre maison, avec la seule assistance de son fils. Dans un cas, deux papiers sensibles furent exposés successivement à l'éclair électrique ; sur l'un et l'autre apparut exactement le même message, mais sur le second « en miroir », de sorte que, manifestement, le « quelque chose » supportant l'écriture et interposé avait été renversé dans l'intervalle. Ce « quelque chose » a une structure particulière et des traces en ont parfois apparu sur le bord des plaques ou des papiers, semblant (au microscope) composées de filaments et de spores. Dans la dernière expérience, toujours d'après des instructions reçues par écriture automatique, l'auteur a obtenu la projection d'une lettre d'un grand oncle (mort en 1876), de caractère tout à fait personnel et qu'aucun autre ne pouvait avoir écrite.

Un autre genre d'expériences très en faveur est celui des pavillons acoustiques. C'est ainsi qu'une *trumpet seance* vraiment importante, à Bristol, est décrite par *Light*, d'après *Evening Times* du 14 octobre. L'assistance comprenait plusieurs notables de la ville, d'ailleurs sceptiques pour la plupart, dont un clergyman. Des voix diverses furent entendues. L'une était celle du grand'père d'une dame présente, qui conversa pendant quelque temps avec son parent sur des sujets tout personnels ; puis la même dame reconnut la voix d'une sœur morte très jeune et l'on perçut le bruit des baisers qu'elle-même affirmait recevoir de l'enfant. Des hymnes furent chantées et d'« autres » voix se mêlèrent à celles des assistants. Ensuite, le clergyman étonné et profondément ému, s'entendit appeler par son fils, jeune officier mort pendant la guerre, qui causa longuement avec lui, dit qu'il était souvent à ses côtés à l'église, parla de sa mère et, enfin, remercia la personne qui, en

invitant son père à la séance, leur avait permis de se sentir l'un près de l'autre. D'autres personnes de l'assistance retrouvèrent encore, de même, des parents ou des amis avec lesquels elles purent échanger des souvenirs parfois très intimes, mais toujours avec la plus grande délicatesse de la part des interlocuteurs invisibles.

En Islande également le procédé des pavillons est courant. Dans ce pays, il semble que les idées spirites aient fait tout à coup des progrès considérables. C'est ce qui résulte d'une série d'articles publiés dans *Light* des 25 octobre, 1er et 8 novembre 1919, par le Prof. HARALDUR NIELSSON, de l'Université de Rijkjavik. Des faits intéressants ne furent guère observés que du jour où un jeune paysan, du nom d'INDRIDE INDRIASON, se révéla comme un médium extraordinaire. Dès le début, il présenta des phénomènes intenses de lévitation : sa tête était pressée contre le plafond ; le canapé sur lequel il était couché fut transporté plusieurs fois autour de la salle. Souvent, des langues de feu multicolores apparurent en des points très différents, au nombre de plus de 60, et (comme dans le second chapitre des Actes des Apôtres), le phénomène fut précédé d'un souffle puissant dont la maison fut traversée. Plusieurs fois, une partie du corps du médium fut dématérialisée, d'une manière rappelant les circonstances célèbres d'Helsingfors avec Mme D'ESPÉRANCE. Le bras disparaissait et il était impossible de le retrouver, même en rallumant et en approchant les lampes : le médium, privé de son membre était visible en pleine lumière, au milieu des assistants très impressionnés, qui signèrent tous le procès-verbal d'une de ces séances. Une demi-heure après, le bras reparaissait mais nu, les vêtements ayant été brusquement relevés.

Un soir, le médium fut réellement transporté à travers la muraille dans une salle voisine (cette salle étant fermée à clef, comme celle des séances).

Pendant 5 ans, ce jeune homme — qui est mort malheureusement en 1912 — donna des séances à la « Société psychique expérimentale » qui se fonda rapidement à Rijkjavik. Il produisit des matérialisations fréquentes ; un Danois appelé JENSEN se révéla plusieurs fois tout entier, avec autant de netteté que s'il eût été un corps solide, tenant le médium sur ses genoux ou se dressant derrière sa chaise. Des magistrats de la ville, l'évêque et le consul d'Angleterre furent invités à l'une de ces séances qui fut tenue, sur leur demande, dans la maison même de l'évêque. Celui-ci, devant l'évidence des faits, devint et est resté l'un des plus fervents adeptes du spiritisme.

Toutes les expériences décrites par l'auteur ont, du reste — et il est à peine besoin de le dire, — été faites sous les garanties les plus efficaces.

Aussi l'opposition assez vive qu'elles avaient soulevée au début s'est-elle rapidement adoucie ; aujourd'hui, les journaux les plus lus en Islande sont ceux qui ouvrent leurs colonnes aux questions du métapsychisme.

Sans être aussi largement doué sans doute que le médium de Rijkjavik, celui dont parle *Reformador* (Rio-de-Janeiro, 16 octobre) n'est pas sans mérites. Il s'agit d'un « modeste domestique » de Porta, lequel écrit des poèmes dans des langues qu'il ignore. Récemment, il traça des signes, inconnus de tout son entourage et qui purent être déchiffrés seulement par le savant paléographe GORIESIO : c'était une prière par laquelle un ancien chef sauvage implorait la divinité pour sa tribu. Le savant s'est converti au spiritisme et, dans une séance ultérieure, a pu lui-même converser avec le chef dont il avait traduit le message.

Un autre médium remarquable, EVAN POWELL, dans deux séances à Merthyr (pays de Galles), a produit la matérialisation complète de la femme et du fils de son hôte. *(Light*, 27 sept. 1919.)

Quant aux communications reçues de personnes chères ou illustres, elles sont dans le monde entier si nombreuses qu'il serait impossible de les relater en détail. On peut, entre autres, citer le message que vient d'envoyer à une amie la célèbre poétesse américaine ELLA WHEELER WILCOX, morte en octobre 1919 *(The Progr. Thinker*, 1er déc. 1919). Celle-ci avait elle-même, d'après l'étude publiée dans *The Occult Review* de septembre, attendu longtemps et, à force de persévérance et de foi, obtenu des communications de son mari. — *Light*, du 13 décembre 1919, analyse un rapport de Sir WILLIAM BARRETT, à la Société de Recherches psychiques d'Angleterre, traitant d'une communication reçue de Sir WILLIAM CROOKES par une dame, au sujet de recherches sur les diamants. Un mot *(Klipdam)* revenant sans cesse dans cette communication a paru longtemps indéchiffrable et n'a été compris que par la fille de CROOKES lui-même, en retrouvant des photographies, faites par son père dans les mines de Kimberley: le même mot était inscrit sur plusieurs.

Le comte MIJATOVITCH raconte (dans *Light* du 6 décembre) qu'en janvier 1919, après la mort de sa femme, il distribua comme souvenir à quelques-unes des amies de celle-ci, à Londres, des robes de cour lui ayant appartenu. Or, peu de temps après, il reçut une lettre du clergyman d'un village de Bosnie, à peut-être 3.000 milles de l'Angleterre, l'informant que dans une séance ayant eu lieu dans sa maison avec, pour médium, un paysan des environs, les assistants avaient été fort surpris d'être priés par l'Esprit de la comtesse d'écrire à son mari qu'elle était très fâchée qu'il disposât ainsi de ses effets. Il est inutile d'ajouter

que ni le prêtre, ni le médium, ni personne en Bosnie ne pouvait être le moins du monde au courant des circonstances dont il s'agissait.

Il est curieux de constater que, parfois, les Esprits s'amusent (c'est peut-être le mot le plus approprié) à des choses terrestres assez futiles : par exemple, à réparer des montres, si l'on en croit la dame dont parle *Light* du 13 septembre. Cette jeune femme possédait deux de ces utiles instruments ; l'une cessa de marcher et personne ne put l'arranger, l'autre, ancienne et grossière, se détraqua bientôt aussi définitivement. Mais leur propriétaire, ayant entendu raconter que le fils d'une amie, mort depuis 20 ans, avait un jour réparé une pendule, eut l'idée de dire, à celui-ci, pendant une *trumpet séance* à Londres : « Billy, vous devriez bien aussi racommoder ma montre ! » De fait, la première montre et même la seconde se remirent à marcher, sans qu'on y eût touché ; elles ont parfaitement fonctionné depuis.

D'après *The Progressive Thinker* du 22 novembre, un constable de Wellsville, Dr Ellsworth, eut à s'occuper d'une affaire de pension touchée par un faussaire, dans des conditions telles qu'on pouvait soupçonner le neveu de la victime ; mais celui-ci niait énergiquement et rien ne prouvait sa culpabilité. Quelque temps après, se trouvant à Lily Dale, qui est un centre d'investigation spirite, le Dr Ellsworth prit part, en curieux d'ailleurs, à une séance et demanda, par manière de plaisanterie, des conseils sur l'affaire qui l'embarrassait (et qui n'était connue que de lui seul dans l'assistance). Sans hésiter, le médium répondit : « Le chèque a été signé par A. E. ou E. A. Morrison » (le neveu ou sa femme). Ce qui fut ultérieurement vérifié par l'aveu du coupable.

Plus sérieuse est l'aide apportée à Sir Ernest Shackleton, d'après le *Daily Mail*, pendant la célèbre expédition polaire où, dit-il, « il semblait que nous fussions quatre, et non pas trois. Cette impression était parfois si nette que je me retournais instinctivement, croyant voir à mes côtés quelque fantôme. Pourtant je ne vis ni n'entendis jamais personne... Une fois, marchant à l'aveugle dans le brouillard et la nuit, mon pied fut retenu d'une manière inexplicable, car aucun obstacle n'était en cause. Nous fîmes halte et, quelque temps après, le brouillard s'étant un peu dissipé, nous reconnûmes aux rayons de la lune que nous nous trouvions juste au bord d'une crevasse énorme, capable d'engloutir une division. »

Mais le commerce avec l'au-delà n'a pas toujours des résultats aussi favorables. Ph. Redmond, dans *The Occult Review* de décembre 1919, rapporte une série d'« histoires de revenants » récentes, dont il garantit l'exactitude et qui, — dans le temps où il se plaisait à imaginer d'étranges affaires criminelles, — auraient certainement inspiré Sir Arthur Conan

DOYLE. Mais Sherlock Holmes lui-même n'eût pas sans doute déchiffré l'énigme de ces deux femmes (une veuve et sa nièce) habitant une ferme pans l'Est de l'Irlande, et qu'on accusait vaguement tout bas de « sorcellerie » : une nuit, le garçon de ferme couchant dans la maison entend un bruit terrible du côté de la chambre de ses patronnes ; il y court, trouve la porte fermée et entend une voix qui, de l'intérieur, lui commande de retourner se coucher et de ne pas se mêler des affaires d'autrui. Un peu plus tard, le même bruit recommence, puis tout se tait. Le lendemain, on brise la porte, on trouve l'une des femmes couchée auprès, l'autre à demi hors du lit, — toutes deux mortes, sans blessures, sans aucune trace ni sur elles ni dans la chambre, dont toutes les issues étaient solidement fermées en dedans. Le mystère est encore inexpliqué. Sans doute on lui découvrira des causes très naturelles ; mais on peut aussi supposer des circonstances analogues à celles, moins graves et heureusement beaucoup plus communes, qui donnent seulement une grande frayeur aux occupants des « maisons hantées ». C'est le cas d'une dame qui, ayant accepté de garder une de ces maisons (aussi en Irlande), fut chaque nuit réveillée par le fracas d'un objet lourd traîné dans l'escalier. Plus tard, elle apprit que la maison avait appartenu jadis à une vieille dame, avare et traitant assez mal ses nombreux serviteurs ; ceux-ci l'avaient, une nuit, saisie et traînée par les pieds le long de l'escalier, la tête frappant les marches. On le voit, les « vivants » sont plus méchants que les « morts ».

Pour terminer, et bien qu'il ne s'agisse pas strictement d'un fait de spiritisme — au moins en apparence — notons un renseignement fourni par *Pearson's Magazine* (août 1919 ; rapporté dans *Light* du 13 septembre), au sujet de notre CARPENTIER national. Il paraît que celui-ci (dont, par parenthèse, on connaît les relations amicales avec le grand mystique MAETERLINCK) devrait ses succès autant à sa force intelligente qu'à une sorte de médiumnité. Dès le début de son entraînement, en vue d'une lutte déterminée, son « manager » DESCAMPS l'influence et lui dit environ ceci : « Georges, mon ami, tu n'as plus en toi que l'esprit du combat ; tout le reste, soucis, trouble, appréhension, etc., je le prends et le garde. » De ce jour, Carpentier n'est plus Carpentier, sauf pour la force et l'adresse. De ce jour aussi, son futur adversaire lui apparaît et se tient devant lui dans tous ses exercices. Évidemment, ajoute le journal anglais, notre champion va rencontrer en Carpentier un homme qui combat avec plus que ses poings. La victoire foudroyante du champion français sur un boxeur tel que BECKETT a prouvé, en effet, que Carpentier a « quelque chose » de plus.

Pierre MEYRANNES.

Bibliographie

La vie militaire de Jeanne d'Arc

C'est à un militaire, le lieutenant-colonel Collet, que nous devons ce beau livre. Et c'est une œuvre bien complète que, grâce à lui, nous avons enfin sous les yeux. Sa science des choses de la guerre lui a permis d'étudier, d'un point de vue jusqu'ici trop négligé, la vie de la vierge lorraine. Il a suivi la jeune héroïne pas à pas dans sa campagne de libération, visité tous les champs de bataille, consulté tous les anciens documents. C'est ainsi qu'il a « suppléé à bien des lacunes ou à des erreurs évidentes, dans les textes, comme on retrouve le sens exact d'une phrase dont certains mots auraient été perdus ou altérés ».

Tenant compte de considérations auxquelles la plupart des historiens n'ont pu s'arrêter faute de compétence spéciale, il a pu apprécier sûrement toutes les opérations de guerre, et nous montrer les prodiges dignes de grands capitaines, accomplis par une ignorante jeune fille de dix-huit ans.

« Jeanne d'Arc — dit-il — a été un véritable entraîneur et conducteur d'hommes, capitaine habile et expérimenté, soldat intrépide et vaillant, connaissant à fond la technique et la pratique de son difficile métier. Il n'est pas possible d'en douter, en présence de faits aussi concluants que la délivrance d'Orléans et la foudroyante campagne de la Loire, où le génie guerrier de la Pucelle mit en œuvre un art militaire perfectionné, ce qui fait dire par le général russe Dragomirow : « Voilà qui n'eût point déparé la gloire de Napoléon lui-même et voilà ce que Jeanne d'Arc savait faire quand on ne l'entravait pas ! »

Mais M. le lieutenant-colonel Collet, qui est passé dans l'au-delà avant d'avoir vu paraître le beau livre qui lui avait coûté tant de travail et de patientes recherches, M. le lieutenant-colonel Collet n'était pas seulement un écrivain militaire distingué, un historien savant et consciencieux ; c'était aussi un spirite éclairé qui fut Président de la Société d'Études Psychiques de Nancy. Et il n'hésite pas à attribuer tout le génie dont fit preuve Jeanne à sa puissante *médiumnité*. « Nous croyons — déclare-t-il — à l'existence des *esprits*, survivant à la mort physique, et à la parfaite réalité de nos communications avec eux, par l'intermédiaire d'un *médium*. Or, Jeanne d'Arc fut-elle réellement en communication avec ces *esprits?* Nous n'en doutons pas, puisqu'elle l'a formelle-

ment affirmé jusque sur le bûcher, et que la science psychologique et psychique actuelle ne peut pas démontrer qu'elle se soit trompée.

Nous pensons — dit-il encore — que les connaissances qui ne s'acquièrent ordinairement que par une longue et intelligente pratique de la guerre, étaient, le plus souvent, suggérées à la Pucelle sous forme d'instructions, d'avertissements, de conseils ou d'ordres donnés par ses *voix* au moment opportun et toujours justifiés par les événements. Cela est si vrai que Jeanne, tout en ayant les mêmes qualités d'intelligence, de bon sens, de décision et de bravoure, n'a jamais réussi, en agissant de son propre chef ou à l'instigation des seigneurs et capitaines, comme à l'attaque de Paris, au siège de La Charité et à la sortie de Compiègne, où, selon ses propres déclarations, elle n'avait eu ni conseil ni commandement de ses *voix*. Les inspirations de la Pucelle s'accordaient rarement avec les avis de ses compagnons d'armes, parce qu'elles lui venaient d'une source plus sûre, *d'agents* mieux renseignés, plus expérimentés et, sans doute, bien placés pour prévoir l'avenir dans une certaine mesure ; mais ces précieux agents, dont le rôle était si bien marqué, si évident, appartenaient aussi à notre humanité, et leur pouvoir n'était pas sans limites : c'étaient des *esprits* vivant parmi les mortels, dans l'invisible au-delà dont l'existence est prouvée, et s'intéressant encore avec passion aux affaires publiques et privées de la vie terrestre, qu'ils avaient quittée depuis plus ou moins longtemps. Jeanne d'Arc était le *médium* accompli, dont ils se servaient pour intervenir, moralement et physiquement dans la guerre dont dépendait le salut de la France. »

Le livre du lieutenant-colonel Collet, écrit dans un style d'une remarquable clarté, donne, avec de précieux commentaires, les détails les plus intéressants sur la méthode de guerre suivie par Jeanne ; il en montre la supériorité sur les procédés employés jusque-là par les meilleurs capitaines de son temps, et explique la rapidité des succès qu'elle a déterminés. Au triple point de vue littéraire, militaire et philosophique, c'est donc une œuvre de grande valeur, saine et forte, que tout le monde devrait posséder. Pour en faciliter la propagation, la veuve du colonel a fixé le prix de vente au-dessous du prix de revient, et c'est ainsi que ce beau volume in-8° de 405 pages, avec quatre plans, est vendu 6 francs, à l'imprimerie Nancéienne, à Nancy et chez P. Leymarie, libraire, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

LAUSER.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.